

ce qui est arrivé jusqu'à maintenant, et cela continuera jusqu'à la fin des siècles.

Jésus commence à découvrir à ses disciples ce qu'il devait souffrir à Jérusalem.

Le Fils de Dieu voyant par cette belle confession de saint Pierre, que ses apôtres, car il la faisait au nom de tous les autres, avaient une foi droite, et que son Père l'avait même affermie en eux par un don de sa miséricorde, commença à leur révéler les mystères secrets de sa passion et de sa croix, plus de huit mois avant qu'ils ne s'accomplissent. Je dis plus de huit mois; car cette confession fut faite par saint Pierre vers la fin de juillet, autant qu'on le peut conjecturer, et Jésus-Christ ne souffrit la mort qu'au milieu d'avril de l'année suivante. Voici donc comme parle un évangéliste (*Math.*, XVI, 21) : *Dès lors Jésus commença à leur découvrir qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, qu'il y souffrirait beaucoup des anciens du peuple, et des docteurs de la loi, et des princes des prêtres; qu'il y fût mis à mort, et qu'il ressuscitât le troisième jour: Et multa pati à senioribus, et scribis, et principibus sacerdotum, et occidi, et tertia die resurgere. Mais Pierre le tirant à part, commença à le reprendre, en disant: Ah! Seigneur, à Dieu ne plaise! cela ne vous arrivera pas.*

Quelque foi qu'eût ce grand apôtre, il ne savait pas encore, qu'il fallait que Jésus-Christ entrât dans sa gloire par la voie des souffrances, et qu'il fût obéissant à son Père jusqu'à la mort, et à la mort de la croix; mais le Saint-Esprit lui apprit depuis ces mystères de douleur, qu'il n'avait pas bien compris jusqu'au jour que cet Esprit fut répandu sur lui et sur les autres apôtres. Aussi le Seigneur lui dit-il, voyant qu'il parlait de la sorte: *Retirez-vous de moi, Satan; vous me scandalisez, parce que vous ne goûtez point les choses de Dieu, mais les choses de la terre. Alors Jésus dit à ses disciples: Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive; car quiconque voudra sauver sa vie la perdra, et quiconque la perdra pour l'amour de moi, la sauvera. Car que servirait-il à un homme, quand il aurait gagné tout le monde, s'il venait à perdre son âme? Et que pourrait-il donner en échange pour elle? Car le Fils de l'homme doit venir avec ses anges dans la gloire de son Père; alors il rendra à chacun selon ses œuvres. Je vous dis en vérité qu'il y en a ici parmi vous qui ne mourront point, qu'ils n'aient vu le Fils de l'homme venir en son royaume (*Math.*, XVI, 21-28; *Marc.*, VIII, 51-59; *Luc.*, IX, 22-27).*

Ces derniers mots du Sauveur souffrent de la difficulté. Voudrait-il dire qu'on le verrait établi dans le royaume de son Eglise, car c'est ainsi qu'il l'appelle souvent, par la destruction de Jérusalem et de la synagogue, avant la mort de tous ses apôtres? Cela serait très-véritable; car saint Jean l'évangéliste, saint Jude et peut-être quelques autres de ce corps étaient encore en vie, quand la synagogue a été entièrement détruite par le renversement de Jérusalem. D'autres disent que par cette expression le

Seigneur entend parler du royaume de sa gloire, où il est monté triomphant après être ressuscité des morts.

Transfiguration de Jésus-Christ.

Nous avons deux évangélistes (*Math.*, XVIII, 1; *Marc.*, IX, 1) qui disent que, six jours après, post dies sex, c'est-à-dire six jours après la confession de foi du premier des apôtres, le Fils de Dieu se transfigura devant trois d'entre eux. Saint Luc dit que ce fut environ huit jours après, *post dies octo*, ce qui est encore véritable en comprenant les deux extrémités, à savoir le premier et le huitième jour, entre lesquels il y en a six entiers. Après donc ces six jours, Jésus étant revenu d'autour de Césarée de Philippe, qui était bien éloignée du lieu où il allait manifester sa gloire, prit à part Pierre, Jacques et Jean, son frère, et les mena sur une montagne fort haute, et dit à ces trois: *Et ducit illos in montem excelsum secretum; et il se transfigura devant eux. Son visage devint resplendissant comme le soleil, et ses vêtements furent blancs comme la neige. En même temps ils virent paraître Moïse et Elie, qui parlaient avec lui. Alors Pierre dit à Jésus: Seigneur, nous sommes bien ici; faisons-nous, s'il vous plaît, trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, et une pour Elie. Lorsqu'il parlait encore, une nuée lumineuse vint à les couvrir. Et de cette nuée il sortit une voix qui disait: C'est mon fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toutes mes complaisances; écoutez-le. Les disciples entendant cela tombèrent le visage contre terre, et furent saisis d'une grande crainte. Mais Jésus s'approchant les toucha et leur dit: Levez-vous et ne craignez point. Alors levant les yeux ils ne virent plus que Jésus-Christ. Et lorsqu'ils descendaient de la montagne, Jésus leur dit, en faisant un commandement: Ne parlez à personne de cette vision jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité des morts (*Math.*, XVII, 1-9; *Marc.*, IX, 1-8; *Luc.*, IX, 28-36).*

Dans cette narration, saint Matthieu dit que Moïse et Elie parlaient à Jésus-Christ, sans rien spécifier davantage. Mais saint Luc écrit qu'ils étaient aussi pleins de gloire, et qu'ils parlaient de la mort qui devait lui arriver à Jérusalem, et disaient *excessum*, grec, *εὐσποδον*, quem compleretur erat in Jerusalem. Or *excessum* en bon latin se prend pour la mort, comme on peut le voir dans les meilleurs auteurs. Quant à la montagne où le Seigneur s'est transfiguré, et où il parut dans l'éclat de sa gloire, c'est une espèce de tradition assez constamment reçue dans l'Eglise, que c'a été sur celle du Thabor. Cette montagne était dans les plaines de la Galilée, et dans la tribu de Zabulon, et n'était pas beaucoup éloignée des villes de Séphoris et de Nazareth, et moins encore de celle de Naïm, qui était sur le torrent de Cison. Elle est célèbre dans les prophètes (*Osee*, V; *Jérém.*, XLVI) et même dans les historiens qui en marquent la hauteur. Polybe, homme très-exact, dit (*Hist.* lib. V) qu'elle avait un peu plus de quinze stades, c'est-à-dire, de hauteur perpendiculaire, ce qui ferait trois quarts de lieue; car Josèphe (*Bell. Jud.* lib. IV, cap. 6) assure qu'elle en avait trente,

ce qui s'entend en comptant tous les détours qu'il falloit faire pour monter sur son sommet. Les Grecs l'appellent *Itabrium*, ou *Alabrium*, et après eux les Septante. Et au haut de cette montagne il y avait une plaine de plus d'une lieue, où on allait à la chasse des bêtes et des oiseaux. Voilà le plan de la montagne sur laquelle le Fils de Dieu voulut bien montrer à ses apôtres un échantillon de sa gloire, qui n'a été qu'un écoulement et qu'un petit rayon de celle qu'il possédait dans le ciel.

Lorsque Jésus-Christ descendait de la montagne du Thabor, il y a quelque apparence que les apôtres qui étaient avec lui parlèrent du prophète Elie, qui avait apparu avec Moïse dans cette vision. Comme donc on faisait mention de lui, ils lui dirent: *Pourquoi les docteurs de la loi assurent-ils qu'il faut qu'Elie vienne auparavant, quod Eliam oportet primum venire? Jésus leur répondit: Il est vrai qu'Elie doit venir et qu'il rétablira toutes choses. Mais je vous déclare qu'Elie est déjà venu et ils ne l'ont point connu, mais ils l'ont traité comme ils ont voulu. Ils feront de même souffrir le Fils de l'homme. Alors les disciples reconnurent que c'était de Jean-Baptiste qu'il leur avait parlé (*Math.*, XVII, 10-15; *Marc.*, XI, 10-12).*

On voit manifestement, par ces paroles, que les pharisiens et les docteurs de la loi avaient contribué à l'empiétement de saint Jean, et par conséquent qu'ils étaient en quelque manière coupables de sa mort, comme ils le furent après de celle du Sauveur.

Un lunatique reçoit la guérison.

Si l'Eglise a mis la fête de la transfiguration au jour où elle est arrivée, qui est le 6 du mois d'août, nous savons celui auquel le lunatique a été guéri, puisque c'a été le jour d'après. Quoi qu'il en soit du jour, je suis assez persuadé, par la suite de l'histoire évangélique, que ce mystère s'est accompli vers le commencement de ce mois, quelque temps avant la fête des Tabernacles. Or le jour d'après cette admirable transfiguration, comme Jésus-Christ descendait de la montagne avec ses apôtres, un grand nombre de peuple vint au-devant de lui: *Factum est autem in sequenti die, descenditibus illis de monte, occurrit illis turba multa. (Luc.*, IX, 37). Alors un homme s'approcha de lui, et se jeta à genoux à ses pieds, lui dit: *Seigneur, ayez pitié de mon fils qui est lunatique et sort tourmenté, quia lunaticus est, et male patitur. L'esprit malin se saisit de lui et tout à coup il pousse de grands cris; il le jette par terre, il l'agite si violemment qu'il le fait écumer, et à peine le quitte-t-il après l'avoir tout brisé. J'ai prié vos disciples de le chasser, mais ils ne l'ont pu faire. Alors Jésus dit: O race incrédule et perverse, jusqu'à quand serai-je avec vous et vous souffrirai-je? Amenez ici votre fils. Et comme il l'approchait, le démon le jeta contre terre et l'agita violemment. Mais Jésus menaça l'esprit impur, guérit l'enfant et le rendit à son père. Tous furent étonnés de la grande puissance de Dieu. Et étant dans l'admiration de tout ce que faisait Jésus, il dit à ses disciples:*

*Mettez bien dans votre esprit ce que je vais vous dire. Le Fils de l'homme doit être livré entre les mains des hommes. Le Sauveur par les fréquents discours qu'il tenait à ses disciples, de sa mort et de ses souffrances, voulait les préparer, afin qu'ils n'en fussent point étonnés, ni scandalisés, quand cela arriverait. Cependant saint Luc dit qu'ils n'entendaient point ce langage: il leur était caché de telle sorte qu'ils n'y comprenaient rien; ils craignaient même de l'interroger là-dessus (*Luc.*, IX, 57, 45; *Math.*, XVII, 14, 17; *Marc.*, IX, 16-26).*

Un évangéliste dit que l'esprit impur possédait le fils de cet homme dès son enfance, *ab infantia*; qu'il l'avait rendu sourd et muet, d'où vient que Jésus-Christ en le chassant disait: *Esprit sourd et muet, sors de cet enfant, je te le commande, et n'y entre plus. Souvent même cet esprit violent l'avait jeté et dans le feu et dans l'eau, pour le faire périr. C'est là-dessus que le père de l'enfant dit à Jésus-Christ: Seigneur, ayez compassion de nous et nous secourez. Et comme le Sauveur lui eut répondu: Si vous pouvez croire, tout est possible à celui qui croit, cet homme s'écria aussitôt et lui dit, les yeux haignés de larmes: Seigneur, je crois; mais aidez-moi dans mon incrédule. *Crede, Domine, adjuva incredulitatem meam. La foi humble de cet homme, qui voyait bien que la sienne était encore faible et que c'était au Seigneur à la rendre plus forte, obtint la guérison de son fils. Incontinent après, Jésus-Christ étant entré dans une maison, cum introisset in domum, ses disciples le virent trouver en particulier et lui dirent: Pourquoi n'avons-nous pas pu, nous autres, chasser ce démon? Jésus leur répondit: A cause de votre incrédule. Car je vous dis en vérité que si vous avez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne: Passe d'ici là, et elle passera, et rien ne vous serait impossible. Mais ce genre de démon ne se chasse que par la prière et le jeûne, non ejection nisi per orationem et jejunium.**

Deux ou trois jours après la transfiguration, Jésus étant parti des environs du Thabor, traversa la Galilée avec ses disciples, mais ce fut sans éclat, c'est-à-dire sans prêcher et sans faire des miracles, parce qu'il ne voulait pas que personne le sût, et *inde profecti prætergrediebantur Galilæam; nec volebat quenuquam scire. Or il instruisait ses disciples et leur disait: le Fils de l'homme s'en va être livré entre les mains des hommes, et ils le feront mourir et il ressuscitera le troisième jour après sa mort. Mais ils n'entendaient rien à ce discours et ils craignaient de l'interroger là-dessus (*Marc.*, IX, 20-31; *Math.*, XVII, 21-22).*

Jésus vient pour la dernière fois à Capharnaüm.

De la montagne du Thabor, qui n'était pas éloignée de Séphoris, où Hérode Antipas tenait ordinairement sa cour, le Fils de Dieu vint, sans qu'on le sût, à Capharnaüm; c'est vraisemblablement que ce prince cherchait l'occasion de le faire arrêter, comme on le verra bientôt. Quand il fut dans cette ville maritime

en toute sûreté, étant dans la maison avec ses disciples, il leur demanda : De quoi parlez-vous dans le chemin, « *Quid in via tractabatis?* » Ils demeurèrent dans le silence; car ils avaient eu dispute en chemin, à savoir qui était le plus grand d'entre eux. Et s'étant assis il appela les douze (car c'étaient eux qui avaient disputé là-dessus) et il leur dit : Si quelqu'un veut être le premier, il sera le dernier de tous et le serviteur de tous. Puis, prenant un petit enfant, il le mit au milieu d'eux; et l'ayant embrassé il leur dit : Quiconque reçoit en mon nom un petit enfant comme celui-ci, me reçoit, et celui qui me reçoit ne me reçoit pas, mais celui qui m'a envoyé. Alors Jean, prenant la parole, lui dit : Maître, nous avons vu un homme qui chasse les démons en votre nom, qui pourtant ne nous suit pas, et nous l'en avons empêché. Jésus lui répondit : Ne l'en empêchez pas, car il n'y a point d'homme qui ayant fait un miracle en mon nom, puisse aussitôt après parler mal de moi. Qui n'est pas contre vous est pour vous. Et quiconque vous donnera seulement un verre d'eau en mon nom parce que vous êtes au Christ, je vous dis en vérité qu'il ne perdra point sa récompense (Marc, IX, 52-40; Luc, IX, 46-50).

Jésus paye le tribut de deux drachmes.

Pendant que le Seigneur était à Capharnaüm, ceux qui étaient établis pour recevoir le didrachme (c'était un tribut qui valait deux drachmes d'argent) s'adressèrent à saint Pierre qui accompagnait toujours Jésus-Christ et lui dirent : Votre maître ne paye-t-il pas le didrachme, « *Magister vester non solvit didrachma?* » Il leur répondit : Oui, il le paye. Et étant entré dans la maison, Jésus le prévint en lui disant : Simon, que vous en semble? De qui les rois de la terre prennent-ils les tributs et les impôts? Est-ce de leurs propres enfants ou des étrangers? Pierre lui dit, C'est des étrangers. Jésus lui dit : Les enfants en sont donc exempts. Mais afin que nous ne les scandalisons point, allez-vous en en la mer (il parle du lac de Galilée) et jetez votre ligne, et le premier poisson qui s'y prendra, tirez-le et ouvrez-lui la bouche, vous y trouverez un sicle, « *et aperto ore ejus invenies staterem, sēpentes staterā.* » En gr., *στρατήριον* est la même chose que le sicle des Hébreux, qui était de quatre drachmes, et d'environ trente sous de notre monnaie, et le didrachme était la moitié du stater ou du sicle. Jésus ajouta à Pierre : Vous prendrez ce sicle et vous le donnerez pour moi et pour vous, « *da eis pro me et te* » (Math., XVII, 25, 26).

Les interprètes sont en contestation sur ce didrachme ou ce demi-sicle, savoir pour qui on le levait : pour le temple de Jérusalem, c'est-à-dire pour Dieu, dont le temple était le sanctuaire, ou pour les empereurs romains. Mais après avoir tout examiné, il me paraît que ce didrachme était pour le temple de Jérusalem et non pour les Romains. Car Josèphe assure dans ses Antiquités (lib. XVIII, cap. 12) que tous les Juifs, même ceux qui étaient au delà de l'Euphrate et dans le pays de Babylone, alors soumis aux Parthes, payaient ce tribut, et qu'on l'apportait avec

grand soin à Jérusalem. Il l'appelle *διδράχμης*, le didrachme, comme l'évangéliste, et dit qu'on le paye à Dieu selon la coutume des Juifs, *Didrachma quod more patrio Deo solent offerre*. Ce n'était donc pas aux Romains qu'on rendait ce didrachme. D'ailleurs les Romains ne levaient point de tributs dans la Galilée et la Traconite, ni dans tous les lieux de l'obéissance des deux tétrarques Antipas et Philippe, Or Capharnaüm était dans la Galilée, et comme j'ai déjà montré, sous la puissance du tétrarque Philippe. C'était donc pour le temple qu'on levait ce tribut ou cette capitation. Elle avait fondement dans la loi de Moïse, car Dieu avait commandé à tous les Juifs au-dessus de vingt ans d'offrir au Seigneur la moitié d'un sicle, *dimidium siclei* (Exod., XXX, cap. 13, 14, ce qui s'observait encore du temps de Jésus-Christ).

Or ce demi-sicle ou drachme, se payant à Dieu et Jésus faisant voir que les enfants des rois en étaient exempts, avait raison de conclure qu'il n'en devait point payer au temple, parce qu'il était Fils de Dieu. Il faut pourtant savoir que l'empereur Vespasien, ayant subjugué les Juifs et détruit, par son fils Titus, la ville et le temple de Jérusalem, ordonna qu'en quelques lieux de l'empire qu'ils fussent, ils payeraient ce didrachme aux Romains. Josèphe écrit que le sicle, qui était une monnaie des Hébreux, *nummus Hebraeorum*, contenait quatre drachmes; ainsi le demi-sicle en contenait deux, c'est-à-dire deux drachmes antiques. Le demi-sicle était donc le didrachme, qu'on donnait au temple, comme un tribut qu'on devait au Seigneur. Et comme le Dieu du ciel était celui des Juifs, les zélés parmi eux ne voulaient pas souffrir qu'on payât rien aux princes étrangers, pas même aux Romains, à qui ils étaient soumis. Mais on ne s'arrêtait pas au sentiment de ces factieux, comme on le verra dans la suite.

Diverses instructions données aux disciples.

Avant que le Fils de Dieu quittât pour toujours le pays de Capharnaüm et la Galilée, qui était vers le haut du lac de Génésareth, il leur donna encore quelques instructions importantes et salutaires. Ses disciples lui en fournirent l'occasion, lorsqu'un jour s'approchant de lui, ils firent cette demande : Qui est, selon votre pensée, le plus grand dans le royaume du ciel, « *Quis, putas, major est in regno celorum?* » Jésus ayant appelé un petit enfant, le mit au milieu d'eux, et leur dit : Je vous dis en vérité, que si vous ne vous convertissez et ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume du ciel. Et quiconque en reçoit un semblable en mon nom, c'est moi qu'il reçoit (Math., XVIII, 1-5).

Le Sauveur veut, par ces paroles, que celui qui fait profession d'être son disciple, ait une simplicité humble et sans malice, telle qu'est celle des petits enfants.

Il parle ensuite des scandales qui arrivent dans le monde, et il dit : Si quelqu'un est un sujet de scandale

à un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on pendit à son cou une meule tournée par un âne, « *mola asinaria* » (c'était une meule à moudre du blé, qui était tournée par un âne qui avait les yeux couverts; il y en avait une autre sorte qu'on tournait à force de bras, qui s'appelait *mola trusatilis*, mais elle était plus petite); il vaudrait mieux qu'il eût cela au cou, et qu'on le jetât au fond de la mer. Malheur au monde à cause des scandales; car il est nécessaire qu'il arrive des scandales; il veut dire presque impossible, vu la malice des hommes, qu'il n'en arrive pas : Mais, dit-il, malheur à l'homme par qui le scandale arrive. Or si votre main ou votre pied vous est un sujet de scandale, coupez-le, et les jetez loin de vous. Il vaut mieux pour vous que vous n'entriez dans la vie qu'avec un pied et une main, que d'en avoir deux et d'être jeté dans le feu éternel. Et si votre œil vous est un sujet de scandale, arrachez-le, et le jetez loin de vous; il vaut mieux pour vous que vous entriez dans la vie, n'ayant qu'un œil, que d'en avoir deux et être jeté dans le feu de l'enfer. Prenez bien garde de ne mépriser aucun de ces petits; je vous dis que dans les cieux leurs anges voient sans cesse la face de mon Père céleste. Car le Fils de l'homme est venu sauver ce qui était perdu (Math., XVIII, 6-11; Marc, XI, 41, 47).

Saint Marc, après avoir dit, comme l'autre évangéliste, qu'il vaut mieux retrancher les membres qui scandalisent, qu'il vaudrait mieux avec eux dans le feu de l'enfer, où, dit-il, le ver qui les ronger ne meurt point, et où le feu ne s'éteint jamais, ajoute ensuite : Car tout homme (c'est à-dire, qui est jeté dans l'enfer) sera salé par le feu, comme toute victime est salée avec du sel, « *omnis enim igne salietur; et omnis victima sale salietur.* » Il est dit dans la loi de Moïse qu'on n'offrirait point à Dieu de sacrifice qui ne soit saupoudré de sel, *Quidquid obtuleris sacrificii, sale condies* (Levit., II, 15). Or le sel a une vertu âcre et mordicante, par laquelle il ne laisse pas de conserver les viandes. Jésus-Christ veut dire par cette comparaison, que tout homme qu'on précipitera dans l'enfer pour ses scandales, sera comme salé par le feu éternel, qui, étant très-âcre et très-cuisant, comme le sel l'est en sa manière, ne laisse pas de conserver les corps, pour les tourmenter à jamais. Tout homme donc qui sera la victime de l'enfer sera salé par ce feu cuisant, comme toute victime qui est offerte à Dieu est salée par un sel véritable, selon l'ordonnance de la loi. Voilà l'explication de cet endroit difficile, qui m'a paru la plus vraisemblable. Jésus-Christ, après avoir parlé de sel dans cette comparaison, conclut enfin par ces paroles : Le sel est bon, « *bonus est sal;* » mais si le sel s'affaît, comment lui rendra-t-on sa saveur? Ayez du sel en vous, il veut dire, ayez de la prudence et de la sagesse; et conservez la paix en vous, « *Habete in vobis sal, et paxem habete inter vos* » (Marc, IX, 47-49).

Après cela, le Fils de Dieu parle de la brebis égarée, qui est retrouvée, et de la correction fraternelle. Si, dit-il, un homme a cent brebis, et qu'une

d'elles vienne à s'égarer; ne laisse-t-elle pas les quatre-vingt-dix neuf autres sur les montagnes, pour aller chercher celle qui est égarée? Et s'il arrive qu'il la trouve, je vous dis en vérité qu'il en a plus de joie que des quatre-vingt-dix-neuf autres, qui ne se sont point égarées. Ainsi votre Père, qui est dans le ciel, ne veut point qu'aucun de ces petits périsse. Jésus-Christ passe à la correction fraternelle, et dit : Si votre frère a péché contre vous, allez et remontrez-lui sa faute entre vous et lui seul; s'il vous écoute, vous aurez gagné votre frère. Mais s'il ne vous écoute point, prenez encore avec vous une ou deux personnes, afin que la chose soit assurée sur la parole de deux ou trois témoins. Que s'il ne les écoute pas, dites-le à l'Eglise; et s'il n'écoute pas l'Eglise même, regardez-le comme un païen et un publicain (Math., XVIII, 12-17).

Le Fils de Dieu parle aussi, mais brièvement, du pouvoir des clefs, et comme il faut être uni en son nom. Je vous dis en vérité que tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel; et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. Je vous dis encore que si deux d'entre vous s'unissent ensemble sur la terre, quelque chose qu'ils demandent, elle leur sera accordée par mon Père, qui est dans le ciel. Car en quelque lieu que se trouvent deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je suis là au milieu d'elles. Alors Pierre, s'approchant, lui dit : Seigneur, combien de fois pardonnerai-je à mon frère, quand il aura péché contre moi; jusqu'à sept fois? Jésus lui répondit : Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois; mais jusqu'à septante fois sept fois, « *sed usque septuagies septies* » (Math., XVIII, 18-22).

Enfin le Seigneur, sous une parabole assez longue, nous apprend comme il faut pardonner. La commencement en cette manière : Le royaume du ciel est semblable à un roi qui a voulu faire rendre compte à ses serviteurs. Et ayant commenté à le faire, on lui en présenta un qui lui devait dix mille talents (ce qui pouvait revenir à plus de soixante-six millions de notre monnaie). Et comme il n'avait pas le moyen de les lui rendre, son seigneur commanda qu'on le vendît, lui, sa femme, ses enfants et tout ce qu'il avait, pour acquitter sa dette. Mais ce serviteur se jetant à ses pieds, le conjurait en disant : Seigneur, ayez un peu de patience, et je vous rendrai tout. Alors le Seigneur de ce serviteur étant touché de compassion, le laissa aller et lui remit sa dette. Mais ce serviteur, étant sorti, trouva un de ses compagnons qui lui devait cent deniers (cela fait un peu plus de trente-huit livres); il le prit à la gorge et l'étranglait presque en lui disant : Rendz ce que tu me dois. Son compagnon, se jetant à ses pieds, le conjurait, en disant : Ayez un peu de patience, et je vous rendrai tout. Mais il n'en voulut rien faire, et le fit mettre en prison jusqu'à ce qu'il acquittât sa dette. Ses autres compagnons, voyant ce qu'il faisait, en furent beaucoup touchés et vinrent donner avis à leur seigneur de tout ce qui s'était passé. Alors, son seigneur voyant fait venir, lui dit : Méchant serviteur, je vous avais remis tout ce que vous me deviez, parce que vous m'en aviez prié; ne fallait-il pas que vous eussiez pitié de votre compagnon,

comme j'en avais eu de vous. Et son seigneur, étant ému de colère, le fit livrer entre les mains des bourreaux, jusqu'à ce qu'il payât sa dette tout entière. C'est ainsi, conclut Jésus-Christ, que vous traitera mon Père céleste, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond de son cœur (Matth., XVIII, 23-35).

Jésus commence à quitter la Galilée pour aller vers les confins de la Judée, au delà du Jourdain.

Après que le Fils de Dieu eut achevé de donner à ses disciples ces divines instructions, il quitta pour toujours la haute Galilée et le pays de Capharnaüm, où il avait fait tant de prodiges, pour aller annoncer le royaume de Dieu à ceux de la Pérée, au delà du Jourdain. C'est ce que nous apprend le premier des évangélistes, quand il dit : *Cum consummasset Jesus sermones illos, migravit a Galilæa, et venit in fines Judææ trans Jordanem*, « ce qui veut dire : Après que Jésus eut achevé ces discours, il quitta la Galilée pour s'en aller aux confins de la Judée, au delà du Jourdain (Matth., XIX, 1). C'est le véritable sens de ces paroles, que plusieurs interprètes et traducteurs n'ont point assez entendues, pour avoir cru que le Sauveur, en quittant la Galilée où il avait prêché si longtemps, allait faire la même chose dans la province de Judée. Mais saint Matthieu ne dit point cela ; il écrit seulement, et sans nulle ob-curation, que Jésus-Christ s'en alla vers les confins de la Judée, *venit in fines Judææ, trans Jordanem*, trans Jordanem, mais au delà du Jourdain, comme porte le grec, la Vulgate et le syriaque. Le saint évangéliste ne pouvait pas mieux s'expliquer qu'en parlant de la sorte, ayant voulu donner à entendre que Jésus-Christ, en quittant pour toujours la Galilée, était allé demeurer au delà du Jourdain, mais vers les confins de la Judée, c'est-à-dire vis-à-vis de Jéricho.

Saint Marc confirme la même chose, quand il écrit, au chapitre X, v. 4 : *Et inde exurgens venit in fines Judææ, et in præteritum Jordanis*. Il ne dit pas, in Judæam, dans la Judée ; mais aux confins de la Judée, au delà du Jourdain, in fines Judææ, trans Jordanem. En un mot, ces deux saints évangélistes veulent dire que le Seigneur alla dans cette partie de la Pérée qui confine à la Judée et au pays de Jéricho. C'est ce qu'on verra clairement dans la suite, et la chose sera de telle évidence qu'elle ne souffrira nulle difficulté. Cependant quand ces deux historiens sacrés disent que le Fils de Dieu alla au delà du Jourdain, vers les confins de la Judée, ils n'ont pas présumé qu'il y soit allé immédiatement et sans s'arrêter ailleurs ; car l'on verra qu'il ne s'est rendu là qu'après la fête des Tabernacles, qui était cette année vers le 19 septembre. Il quitta donc le pays de Capharnaüm au mois d'août, peu de temps après sa transfiguration ; et depuis ce temps là jusqu'à cette fête, il prêcha, comme chemin faisant, dans les confins de la Galilée et de la Judée, du côté qu'elles touchent au pays de Samarie, auprès duquel il fallait passer pour se rendre à Jérusalem. La suite de cette narration fera voir

tout cela assez clairement ; et faute d'y prendre garde, plusieurs interprètes sont tombés ici en des embarras assez grands.

Saint Luc, qui est le seul des quatre évangélistes qui a marqué ce qu'a fait Jésus-Christ en allant de Galilée à Jérusalem, pour la fête des Tabernacles, dit que quand le temps auquel le Sauveur devait être enlevé du monde commençait à s'accomplir, il prit une forte résolution d'aller à Jérusalem. Voici les paroles de cet écrivain sacré, qui méritent quelque attention : *Factum est autem dum compleretur dies assumptionis ejus, et ipse faciem suam firmavit, ut iret in Jerusalem (Luc, IX, 51)*. Par ces paroles, *dies assumptionis*, *ἡμέρας τῆς ἀνάληψης*, les interprètes entendent son enlèvement de ce monde, ou par la mort de la croix, ou plutôt par son ascension dans la gloire. Il n'y avait plus alors, des trente-trois ans de la vie de Jésus-Christ, qu'environ huit mois jusqu'à son plein de douleur, et neuf mois avec quelques jours jusqu'à son ascension glorieuse. Ainsi le saint évangéliste a eu raison de dire, *dum compleretur dies assumptionis ejus*, les jours de son enlèvement de ce monde commençant à s'accomplir, il s'affermir dans la résolution d'aller à Jérusalem, *faciem suam firmavit ut iret in Jerusalem*.

Pourquoi saint Luc parle-t-il de la sorte ? C'est que le Fils de Dieu savait parfaitement qu'on le devait faire mourir à Jérusalem, mais d'une mort infâme et ignominieuse ; car, comme il disait en une autre rencontre, il ne faut pas qu'un prophète souffre la mort ailleurs que dans Jérusalem, *non capit prophetam perire extra Jerusalem (Luc, XII, 53)*. Il savait que les grands de cette ville sanguinaire déploieraient contre lui toute leur rage, avec les prêtres et les pharisiens ; il pouvait, comme fils de l'homme, appréhender tous ces terribles événements. Il se raidit là contre, parce qu'il veut faire la volonté de son Père, en obéissant jusqu'à la mort ; et c'est pour cela, comme dit l'évangéliste, qu'il s'affermir dans la résolution d'aller à Jérusalem, *faciem suam firmavit ut iret in Jerusalem*.

Laissant donc le pays de Capharnaüm et la haute Galilée, il tourne le visage de ce côté-là, si j'ose ainsi parler, et semble vouloir s'y rendre par la province de Samarie, qui était entre deux. Il envoya quelques-uns devant soi pour annoncer qu'il allait venir ; qui, étant partis, entrèrent dans une petite ville des Samaritains, pour y préparer ce qui était nécessaire. On pourrait traduire, dans un bourg des Samaritains, car le mot *κώμας*, qui est dans l'original, signifie plus souvent vicum, un bourg, qu'une petite ville, oppidum ; et la Vulgate traduit presque toujours ce mot grec par castellum, un bourg, comme on le voit quatre versets après. Or, ce n'est pas sans raison qu'elle appelle *κώμας κώμας*, vicos, du nom de castella ; car il y avait dans ces bourgs des tours ou des châteaux, pour y mettre tout en sûreté, parce qu'ordinairement ils n'avaient point de murailles, et ces châteaux leur servaient de défense.

Saint Luc ajoute que ceux de ce lieu ne voulaient

pas recevoir Jésus-Christ, et non receperunt eum ; parce qu'il paraissait, par la route qu'il tenait, qu'il allait à Jérusalem, qui facies ejus erat ut in Jerusalem. C'est que les Samaritains laissaient mortellement les Juifs et les Galiléens, qui allaient adorer à Jérusalem, et ne pouvaient souffrir qu'on passât par chez eux, pour aller au temple de Dieu. Jacques et Jean, qui étaient tous deux frères, et du nombre des apôtres de Jésus-Christ, indignés de ce refus, lui dirent : Seigneur, voulez-vous que nous disions au feu du ciel d' descendre sur eux et de les réduire en cendre. Mais, s'étant tourné vers eux, il leur dit en les reprenant : Vous ne savez pas par quel esprit vous agissez. Le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les hommes, mais pour les sauver. Et là-dessus il s'en alla dans un autre bourg, et abierunt in civitatem castellum (Luc, IX, 51-56).

L'évangéliste, qui raconte ces choses, dit que Jésus-Christ était en chemin avec ses disciples, c'est-à-dire vers les confins septentrionaux de la province de Samarie, qui touchait de ce côté-là à la Galilée, aussi bien que vers le couchant, il se présenta un homme qui lui dit : Seigneur, je vous suivrai quel que part que vous alicie. Jésus lui répondit : Les renards ont leurs tanières, et les oiseaux du ciel ont leurs nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. Le Fils de Dieu dit à un autre : Suivez-moi. Et il lui répondit : Seigneur, souffrez que j'aille auparavant ensevelir mon père. Jésus lui repartit : Laissez les morts ensevelir les morts ; pour vous, allez et annoncez le royaume de Dieu. Un autre lui dit encore : Je vous suivrai, Seigneur ; mais permettez-moi auparavant de disposer de ce que j'ai dans ma maison. Jésus lui répondit : Quiconque a mis la main à la charrue, et regarde derrière, n'est point propre au royaume de Dieu (Luc, IX, 57-62).

Élection des soixante et douze disciples.

Peu de temps après, le Fils de Dieu, étant encore vers les parties méridionales de la Galilée, c'est-à-dire au delà du torrent de Cison, et vers les grandes plaines de Magdedo, ou bien d'Esdrélon, non loin de la ville de Naïm, choisit soixante et douze autres disciples, qu'il envoya deux à deux devant lui, dans toutes les villes et les autres lieux où lui-même devait aller : *Post hæc autem designavit Dominus et alios septuaginta duos, et misit illos binos, etc.* Dans le grec de saint Luc il y a seulement *ἑβδομήκοντα, septuaginta*, c'est-à-dire 70, au lieu de 72, et ce texte semble être confirmé par le syriaque. Les Pères grecs et latins sont partagés là-dessus, comme les savants l'ont fort bien remarqué. Puisque cela est, il vaut mieux recevoir le nombre marqué dans la version de l'Église, vu qu'il a été plus aisé de faire 70 de 72, par un compte rond, que du nombre précis de 70, faire 72.

Or le Fils de Dieu en envoyant ces soixante et douze disciples prêcher devant lui, leur disait : La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. Priez donc le maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers en sa

S. S. XXVII.

moisson. Allez, je vous envoie comme des agneaux parmi les loups ; ne portez ni bourse, ni sac, ni double de sandales (car Jésus-Christ, comme j'ai remarqué ailleurs, sur l'autorité de S. Marc, leur ordonnait d'en avoir une paire à leurs pieds), et ne saluez personne en chemin. En quelque maison que vous entriez, dites avant toutes choses : Que la paix soit en cette maison. Et s'il y a là quelque enfant de paix, votre paix reposera sur lui ; sinon elle retournera à vous. Demeurez dans la même maison, mangeant et buvant de ce qu'ils auront, car l'ouvrier mérite sa récompense. Ne passez point de maison en maison. Et en quelque ville que vous entriez, si l'on vous y reçoit, mangez ce qu'on vous servira. Guérissez les malades, qui s'y trouveront, et dites-leur : Le royaume de Dieu est proche de vous. Mais en quelque ville que vous entriez, si l'on ne vous y reçoit pas, allez dans les places publiques, et dites : Nous seconons contre vous jusqu'à la poussière qui s'est attachée à nos pieds : sachez néanmoins que le royaume de Dieu est proche de vous. Je vous assure qu'au dernier jour, Sodome sera traitée avec moins de rigueur que cette ville-là (Luc, X, 1-12).

Après cela, le Fils de Dieu fait encore contre les villes de Corozain, de Bethsaïde et de Capharnaüm, les mêmes imprecations qu'il avait déjà faites dans une autre occasion, et que j'ai rapportées ailleurs.

Jésus entre chez Marie et Marthe, sa sœur.

Lorsque Jésus-Christ continuait son chemin, et qu'il annonçait la parole de vie dans la Galilée méridionale, voisine de Samarie, et non loin de la ville de Naïm, qui étoit sur le torrent de Cison, il entra dans un bourg, gr. *κώμας κώμας*, in vicum quemdam ; ou, comme porte la Vulgate, in quoddam castellum, qui est la même chose ; et une femme qui y demeurait et qui s'appelait Marthe, le reçut en sa maison. Elle avait une sœur nommée Marie, qui, se tenant assise aux pieds de Jésus-Christ, écoutait sa parole. Pour Marthe, elle étoit tout occupée à rendre service. Mais étant arrêtée, elle lui dit : Seigneur, ne prenez-vous pas garde que ma sœur ne laisse servir toute seule ? dites-lui donc qu'elle vienne m'aider. Mais le Seigneur, répondant, lui dit : Marthe, Marthe, vous vous embeschez et vous vous troublez dans le soin de plusieurs choses. Cependant il n'y en a qu'une qui soit nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée (Luc, X, 58-63).

Dans cette vie, toute courte et toute passagère qu'elle est, on se donne souvent mille soins, pleins d'embarras et d'inquiétude ; pendant qu'il n'y en a qu'un seul qui devrait nous occuper, parce qu'il n'y a qu'une seule et unique affaire. C'est de s'occuper de son salut, et, en s'en occupant, de penser sans cesse au Seigneur ; c'est de se nourrir de la parole contenue dans ses Écritures, comme Marie s'est rassasiée de la parole qui sortait de sa bouche. Quiconque agit de la sorte a choisi comme elle la meilleure part : le soin qu'il prend de son âme produira des fruits de grâce et de vertus, qui ne lui seront jamais ôtés, parce qu'ils demeureront éternellement.

(Trente-neuf.)

Toute cette histoire s'est passée dans un bourg de Galilée, vers le torrent de Cison et les confins de Samarie. Et c'est ce qui me confirme dans l'opinion où je suis, avec plusieurs Pères, que Marie, sœur de Marthe, est à même que Madeleine la pécheresse; car Jésus-Christ prêchait vers cette même contrée de la Galilée, quand il l'a guérie. Je suis donc persuadé que sa sœur et elle ne sont allées demeurer à Béthanie, entre Jéricho et Jérusalem, qu'après la fête des Tabernacles, lorsque Jésus-Christ est allé habiter au delà du Jourdain. C'est ce que je ferai voir dans la suite avec plus de clarté et plus d'étendue, ne trouvant rien dans les évangélistes qui me porte à les distinguer, après avoir bien examiné les choses.

Il enseigne encore à ses disciples comment il faut prier.

Après que Jésus-Christ eut été reçu chez Marthe et Marie, il se retira en quelque lieu à l'écart, pour faire sa prière au Père éternel. Quand il eut cessé cette action toute sainte, un de ses disciples lui dit : Seigneur, apprenez-nous à prier, comme Jean l'a appris à ses disciples. Jésus leur dit : Lorsque vous priez, dites ainsi : Père céleste, que votre nom soit sanctifié; que votre règne arrive. Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour; et remettez-nous nos péchés, puisque nous remettons à tous ceux qui nous doivent; et ne nous laissez point aller à la tentation. On voit bien que ce n'est ici qu'un abrégé de l'oraison dominicale, que saint Matthieu a rapportée tout au long; cependant dans les exemplaires grecs elle est couchée ici dans toute son étendue, ce qui aura été pris de cet évangéliste.

Après leur avoir enseigné comment il faut prier, il leur dit encore en les instruisant : Qui de vous autres aura un ami, lequel s'il le va trouver au milieu de la nuit, et s'il lui dit : Mon cher ami, prêtez-moi trois pains, parce qu'un de mes amis, chemin faisant, est venu chez moi, et je n'ai rien à lui donner. Et si cet homme lui répondait du dedans : Ne m'importez point; ma porte est déjà fermée, et mes enfants sont couchés avec moi; je ne puis me lever pour vous en donner. Mais s'il persévérerait à frapper à sa porte, je vous dis que, quoiqu'il ne se soit pas levé pour lui en prêter, comme à son ami, néanmoins, à cause de son importunité, il sortira du lit, et lui en donnerait, autant qu'il en aurait besoin. Je vous dis de même : Demandez, et vous recevrez; cherchez, et vous trouverez; frappez, et l'on vous ouvrira. Car quiconque demande reçoit; et qui cherche trouve; et l'on ouvrira à celui qui frappe. Le Fils de Dieu ajoute aussitôt : Que si quelqu'un de vous demande du pain à son père, lui donnera-t-il une pierre? S'il lui demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent au lieu de cela? Et s'il lui demande un œuf, lui donnera-t-il un scorpion? Si donc vous autres, étant méchants comme vous êtes, vous savez néanmoins donner de bonnes choses à vos enfants; à combien plus forte raison votre Père céleste donnera-t-il le bon esprit, ou, comme porte le grec, le Saint-Esprit, à ceux qui le lui demandent (Luc, XI, 1-13)?

Quand Jésus-Christ dit que le Père céleste donnera

le bon esprit, *spiritum bonum*, à ceux qui le lui demandent, il entend par ce bon esprit, l'esprit de piété, de justice et de sainteté, qui est donné par le Saint-Esprit à ceux qui le demandent avec ardeur et avec persévérance; car Dieu, si j'ose ainsi dire, veut être importuné de ses propres amis.

Il chasse un démon muet.

Après cette instruction sainte et salutaire, que Jésus-Christ venait de donner à ses disciples, saint Luc écrit qu'il chassa un démon qui était muet : *Erat eficiens demonium, et illud erat mutum.* Et lorsqu'il l'eut chassé, le muet parla; et les peuples en étaient dans l'admiration. Mais quelques-uns d'entre eux dirent : C'est par Bézélzuth, prince des démons, qu'il chasse les démons. C'étaient apparemment des pharisiens pleins de jalousie, qui parlaient de la sorte, comme ils avaient déjà fait en diverses rencontres. L'évangéliste ajoute que d'autres, le voulant tenter, lui demandaient un prodige du ciel, *signum de celo querent ab eo.* Mais Jésus, qui connaissait leurs pensées et le fond de leur cœur, ne fit point en l'air de prodige, et leur montra, comme il avait fait ci-devant, que ce n'était point en Bézélzuth qu'il chassait les démons; qu'autrement les démons eussent agi contre eux-mêmes, et que cette division aurait causé la ruine de leur puissance et de leur royaume. Il leur fit voir de plus que leurs propres enfants chassaient en son nom ces esprits impurs, et par conséquent qu'ils seraient leurs juges, et qu'ils les condamneraient un jour de leur blasphème et de leur injustice.

Après cela il leur fit la comparaison du fort armé, qu'il avait déjà faite, et que j'ai rapportée dans un autre endroit. Comme il disait toutes ces choses, une femme, élevant sa voix du milieu du peuple, lui dit : Heureux sont les entrailles qui vous ont porté et les mamelles qui vous ont allaité. Jésus répondit : Mais plutôt heureux sont ceux qui entendent la parole de Dieu et qui la pratiquent (Luc, XI, 14-28).

Alors, les peuples s'amusant en foule, il dit, à l'occasion de ceux qui avaient demandé un prodige au ciel, qu'ils n'auraient point d'autre prodige que le signe du prophète Jonas. Que la reine du Midi, c'est-à-dire de Saba, et les Ninivites s'élevaient un jour contre tous ceux qui, ayant entendu, lui qui était bien plus que Salomon et que Jonas, n'avaient point cru à sa sainte parole et ne s'étaient point portés à la pénitence.

Après tous ces reproches, qui ne procédaient que de la charité et du zèle qu'il avait pour le salut de ces peuples, Jésus-Christ, continuant ces divines instructions, dit à ceux qui l'écoutaient : Il n'y a personne qui, ayant allumé une lampe, la mette en un lieu caché ou sous un boisseau; mais il la met sur un chandelier, afin que ceux qui entrent voient la lumière. Votre œil est la lampe de votre corps. Si votre œil est simple, tout votre corps sera éclairé; mais si votre œil est méchant, votre corps sera aussi ténébreux. Prenez donc garde que la lumière qui est en vous ne

soit que ténèbres. Si donc tout votre corps est éclairé, n'ayant aucune partie ténébreuse, il ne sera que lumière; et il vous éclairera comme fait la lumière d'une lampe, et sicut lucerna fulgoris illuminabit te (Luc, XI, 29-36).

Le Sauveur compare ici l'intention du cœur à l'œil, qui éclaire le corps et qui en est la lumière. Si l'œil est simple, c'est-à-dire s'il est pur et net, et sans aucune mauvaise qualité qui le gêne et qui l'obscurcisse, il éclaire tout le corps, qui n'est alors que lumière. Mais si l'œil est gâté et obscurci, alors le corps est dans les ténèbres et dans l'obscurité, parce que l'œil ne l'éclaire pas bien. Il en est de même de l'intention, qui est l'œil de notre esprit et de notre cœur; quand elle est simple et droite, notre cœur en est tout éclairé, et nous marchons alors dans la lumière et dans la droiture; mais quand elle est mauvaise, alors notre cœur n'est que ténébreux, et nous marchons dans le déclinement et dans l'obscurité.

Il reprend les pharisiens et les docteurs de la loi.

Un pharisien, qui était parmi le peuple, l'entendit parler de la sorte, l'invita à dîner chez lui. Il y alla et se mit à table sans laver ses mains, ce qui était contre la coutume et la tradition des pharisiens. Celui donc qui l'avait invité commença à penser en lui-même pourquoi il ne s'était point lavé avant le dîner. Mais le Seigneur lui dit : Pour vous autres, pharisiens, vous avez soin de nettoyer le dehors de la coupe et du plat; mais le dedans de vos cœurs est plein de rapine et d'iniquité. Insensés que vous êtes, celui qui a fait ce qui est au dehors n'a-t-il pas fait aussi ce qui est au dedans? Néanmoins, de ce que vous avez, faites-en l'aumône, et tout sera pur en vous, c'est-à-dire si vous le faites par un esprit de pénitence et de charité. Car l'aumône faite dans cet esprit délivre, comme dit Tobie, du péché et de la mort, et ne souffrira pas que l'homme aille dans les ténèbres, *quoniam elemosyna ab omni peccato et a morte liberat, et non patietur animam ire in tenebras* (Tob., IV, 11).

Après avoir instruit ce pharisien qui l'avait invité, et qui apparemment en avait appelé plusieurs, le Fils de Dieu voyant que c'étaient des superbes, des méchants et des envieux qui ne pouvaient souffrir sa conduite non plus que celle de tous les autres justes, inveutive puissamment contre eux, après leur avoir donné dans le commencement toutes les marques de sa charité. Comme donc ils l'avaient méprisée et qu'ils persévéraient dans leur orgueil et dans leur malice, voici comme il leur parle, sans les ménager : Malheur à vous, pharisiens, et à vous, docteurs de la loi, qui payez la dime de la menthe, de la rue et de toutes les herbes, et qui négligez la justice et l'amour de Dieu. Ce sont néanmoins ces choses qu'il fallait pratiquer, sans omettre les autres. Malheur à vous, pharisiens, qui aimez à avoir les premiers sièges dans les synagogues et les salutations dans les places publiques. Malheur à vous, qui êtes comme des séducteurs qui ne paraissent point et que les hommes qui marchent dessus ne connaissent point.

Alors un docteur de la loi prenant la parole, lui dit Maître, en parlant ainsi, vous nous faites outrage à nous mêmes. Jésus leur dit : Malheur aussi à vous, docteurs de la loi, qui chargez les hommes de fardeaux qu'ils ne sauraient porter, et cependant vous ne voudriez pas les toucher du bout du doigt. Malheur à vous qui élevez des tombeaux aux prophètes, et ce sont vos pères qui les ont fait mourir. Ainsi vous témoignez assez que vous approuvez les œuvres de vos pères, puisqu'ils ont tué les prophètes, et que vous leur élevez des tombeaux. C'est pourquoi la sagesse de Dieu a dit : Je leur enverrai des prophètes et des apôtres, et ils en feront mourir les uns, et persécuteront les autres, afin qu'on recherche d'eux le sang de tous les prophètes qui a été répandu dès la création du monde, depuis le sang d'Abel, jusqu'au sang de Zacharie, qui a été tué entre l'autel et le temple. Oui, je vous dis qu'on le recherchera de cette race méchante. Malheur à vous, docteurs de la loi, qui avez pris la clef de la science; vous-mêmes n'y êtes point entrés, et vous avez empêché les autres d'y entrer.

Les docteurs de la loi, qui étaient de la secte des pharisiens, avaient la clef de la science, parce qu'ils étaient établis du sanhédrin pour donner au peuple dans les synagogues, et aux jeunes gens dans les écoles, l'interprétation des Écritures. Cependant non-seulement ils n'en connaissaient point le véritable sens, à cause de leurs préjugés et de leurs fausses traditions; mais ils empêchaient par leurs explications erronées les autres de le connaître. Ainsi ils n'entraient point dans la véritable science des Écritures, et empêchaient les autres d'y entrer. Or il y en a qui entendent qu'on donne à ces docteurs juifs le pouvoir d'enseigner, par une clef et par des tablettes; et c'est peut-être pour cela que Jésus-Christ leur dit qu'ils ont pris *clavem scientiæ*, la clef de la science. L'évangéliste dit que, comme le Fils de Dieu leur parlait de la sorte, les pharisiens et les docteurs de la loi commencèrent à le presser et à l'interroger sur plusieurs choses, lui dressant des pièges, et tâchant d'en attraper quelque chose de sa bouche, pour avoir lieu de l'accuser (Luc, XI, 57-54).

Au reste, quand le Seigneur dit qu'on recherchera de cette race méchante le sang de tous les prophètes qui ont été depuis Abel jusqu'à Zacharie, que saint Matthieu (Ch. XXIII, 35) appelle fils de Barachie, *filium Barachie*; je crois, après saint Jérôme, qu'il entend parler de ce Zacharie, fils du prêtre Jojada, dont il est fait mention au livre II des Paralipomènes (Ch. XXIV, 20 et suiv.). Les Juifs le lapidèrent dans le porvis du temple par l'ordre du roi Joas, parce qu'il les reprenait de transgresser les commandements marqués dans la loi. Cet homme juste, qui leur était envoyé de Dieu pour les détourner du mal, fut mis à mort entre l'autel des holocaustes et la partie du temple qu'on appelle le saint. Aussi ne put-il s'empêcher de dire contre ces hommes violents : Que le Seigneur voie votre injustice et qu'il en fasse la recherche, *Videat Dominus et respiciat* (Ibid., 22). C'est donc de ce juste et de ce prophète, si solennellement marqué dans les Écritures

sous leurs vêtements, avec ordre d'en frapper rudement la multitude lorsqu'elle commencerait à lui dire des injures. Les soldats obéirent à ses ordres; mais ils frappèrent sans discernement sur les séditeurs et sur ceux qui ne l'étaient pas. Plusieurs d'entre les Juifs furent tués dans cette occasion, et plusieurs blessés, et la sédition s'apaisa de la sorte, après beaucoup de sang répandu.

Peut être que les Galiléens, qui étaient hardis et entreprenants, furent des plus mutins, et que dans les galeries du temple, car c'était là que commençaient ordinairement les séditions, ils dirent plusieurs paroles offensantes. Cela fut cause qu'on les traita si cruellement, que leur sang fut en quelque manière mêlé avec leurs sacrifices; car ils n'étaient dans le temple que pour les offrir. Il faut même observer que Pilate était mal avec Hérode Antipas, prince de la Galilée, et c'est peut-être pour cela qu'on épargna moins ses sujets que les autres Juifs. Si c'est à l'occasion de ces tumultes que les Galiléens ont été ou meurtris, ou tués, on ne doit pas se plaindre de Joseph. Mais son exactitude et sa fidélité me paraît d'autant plus grande, que c'est justement après ce fait qu'il parle de Jésus-Christ comme d'un homme très-célèbre par sa sagesse, par sa doctrine et par ses miracles, *erat enim mirabilium operum patrorum*. Or il ne pouvait pas en parler plus à propos que dans ce temps-ci, où il avait déjà tant paru par ses instructions toutes saintes et par une infinité de prodiges. Mais je parlerai plus bas de ce témoignage avantageux que Joseph a rendu à Jésus, et que quelques critiques ont voulu contester avec assez peu de raison.

Après que Jésus-Christ eut dit quelques mots, à l'occasion de ces deux événements, il proposa la parabole du figuier stérile, pour instruire le peuple. *Un homme, dit-il, avait un figuier qui était planté dans sa vigne; il tint pour y chercher du fruit, et n'en trouva point. Alors il dit à son vigneron: Voilà déjà trois ans que je viens chercher du fruit dans ce figuier, et je n'en trouve point; coupe-le donc, pourquoi occupe-t-il la terre? Le vigneron lui répondit: Seigneur, laissez-le encore cette année, afin que je labourerai au pied et que j'y mette du fumier. Et s'il porte du fruit vous le laisserez, sinon vous le ferez couper* (Luc, XIII, 6-9).

Une femme possédée depuis dix-huit ans, est guérie.

Pendant que le Fils de Dieu était toujours dans la Galilée, voisin de Samarie, enseignant le peuple, il entra dans une synagogue un jour de sabbat. Il s'y trouva une femme tourmentée d'un esprit qui la tenait malade depuis dix-huit ans; elle était si courbée, qu'elle ne pouvait regarder en haut. Jésus l'ayant aperçue l'appela et lui dit: Femme, vous êtes délivrée de votre infirmité; il lui imposa les mains, et elle fut redressée au même instant, et elle rendait gloire à Dieu. Mais le chef de la synagogue, indigné de ce que Jésus l'avait guérie au tour du sabbat, dit au peuple: Il y a six jours auxquels vous pouvez travailler; venez donc en ces jours-là pour être guéris, et non au jour du sabbat. Alors Jésus,

prenant la parole, lui dit: *Hypocrites que vous êtes, chacun de vous ne délève-t-il pas dans l'étable son bœuf ou son âne, et ne le mène-t-il pas boire le jour du sabbat? Et vous ne voulez pas qu'on délève de ses liens en un jour de sabbat cette fille d'Abraham que Satan a tenue liée pendant dix-huit ans? Quand il disait tout cela, tous ses adversaires demeuraient confus; et le peuple était dans la joie de toutes les grandes choses qui étaient faites par lui* (Luc, XIII, 10, 17).

Après cela il fit au peuple la parabole du grain de sénévé ou de moutarde; et ensuite celle du levain mis dans trois mesures de farine, qu'il avait déjà proposées et dont j'ai parlé en un autre endroit (Luc, XIII, 18-21).

Or, il faut remarquer ici, comme une chose importante et à quoi les interprètes n'ont pas assez pris garde, que tous ces enseignements que Jésus-Christ faisait à ses disciples et aux peuples, et qui sont marqués dans saint Luc depuis le v. 51 du chapitre IX, jusqu'au chapitre XVIII, ont été faits par lui sur les confins de la Galilée, où elle approche de Samarie, et en allant à Jérusalem pour la fête des Tabernacles. Aussi ce saint évangéliste a-t-il eu soin de dire: *Et ibat per civitates et castella docens, et iter faciens in Jerusalem*, c'est-à-dire que Jésus allait par lui sur les confins de la Galilée, où elle approche de Samarie, et en allant à Jérusalem pour la fête des Tabernacles. Le Fils de Dieu avançait donc alors vers la ville sainte, cela est incontestable, et cependant il était encore dans les confins méridionaux de la Galilée; car on vint lui dire qu'il sortit de là, parce qu'Hérode cherchait à le faire mourir, ce qu'il n'aurait pas fait si le Sauveur avait été hors de dessus ses terres. Je fais de temps en temps ces sortes de remarques, qui sont d'un grand secours pour comprendre plus aisément la suite des voyages et des actions du Seigneur.

Après qu'il eut guéri cette femme courbée dont je viens de parler, l'évangéliste écrit que quelqu'un lui fit cette demande: *Seigneur, y aura-t-il peu de sauvés?* Il leur répondit: *Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite; car plusieurs, je vous le dis, chercheront à entrer et ne le pourront.* Il entend ainsi parce que ces gens chercheront des portes larges et des voies commodes, et néanmoins l'on n'y entre que par des portes étroites et par des voies serrées et difficiles. *Et quand, dit-il, le père de famille sera entré et aura fermé la porte, et que vous, étant dehors, vous commencerez à frapper et à dire: Seigneur, ouvrez-nous; il vous répondra, en disant: Je ne sais d'où vous êtes. Alors vous commencerez à dire: Nous avons bu et mangé en votre présence, et vous avez enseigné dans nos places publiques. Et il vous dira encore: Je ne sais d'où vous êtes; retirez-vous de moi, vous tous, ouvriers d'iniquité.* Alors il y aura des pleurs et des grincements de dents, quand vous verrez Abraham, Isaac, Jacob et tous les prophètes dans le royaume de Dieu, et que vous en serez chassés. Et il en viendra d'Orient, d'Occident, du Septentrion et du Midi, qui seront assis dans le royaume de Dieu. Et ainsi ceux qui étaient les premiers sont les derniers, et ceux

qui étaient les derniers sont les premiers (Luc, XIII, 25-30).

Ces dernières paroles sont consolantes pour nous et pour tous ceux qui, étant sortis d'un peuple gentil, dans quelque partie du monde que ce soit, sont entrés dans l'Eglise par la foi en Jésus-Christ. Car ceux là, s'ils entrent par la porte étroite, seront admis avec Abraham et tous les prophètes dans le royaume de Dieu, pendant que les Juifs charnels et inérédulés en seront chassés pour jamais. Ainsi ceux qui étaient les premiers par leur prééminence au-dessus des gentils deviendront les derniers de tous par leur infidélité.

Saint Luc écrit ici que, le même jour que Jésus-Christ dit ces choses, quelques-uns des pharisiens vinrent le trouver et lui dirent: *Allez-vous-en, sortez de ces lieux-ci, car Hérode a résolu de vous faire mourir: Quia Herodes vult te occidere* (Luc, XIII, 31). Le Fils de Dieu était donc encore sur ses terres, c'est-à-dire, comme je l'ai remarqué, sur les frontières méridionales de la Galilée, vers les plaines d'Ezrael ou de Magaddo, et sur les confins de Samarie. Ce tétrarque ne voyait point de bon œil toute cette multitude de peuples qui était dans ses Etats et qui courait après Jésus-Christ; comme il était politique et rusé, il craignait que cela n'allât à quelque soulèvement. D'ailleurs, comme il s'était attiré la haine des Juifs par la mort injuste de saint Jean-Baptiste, il ne voulut pas faire la même chose à l'égard de Jésus-Christ. Il y a donc assez d'apparence que ce fut par son ordre secret que ces pharisiens vinrent lui dire: *Allez-vous-en et quittez ces lieux, Exi et vade hinc*, car Hérode veut vous faire mourir. Ce prince pouvait être alors à Séphoris, dans sa capitale, et le Sauveur n'en était pas beaucoup éloigné, mais il allait vers Jérusalem. Il répondit aux pharisiens qui vinrent lui donner cet avis: *Allez, et dites à ce renard: He, et dicite vulpi illi* (c'est ainsi qu'il traite Hérode le tétrarque): *Je chasse les démons et je rends la santé aux malades aujourd'hui et demain; et le troisième jour, je serai consommé.* Il veut dire par là, en paroles couvertes, qu'il sera dans peu de temps consommé par sa mort, qui doit arriver dans Jérusalem. *Cependant, dit-il, il faut que je continue à marcher aujourd'hui et demain, et le jour d'après; car il ne faut pas qu'un prophète périsse hors de Jérusalem.* Puis il prononça ces terribles paroles contre cette ville sanguinaire: *Jérusalem! Jérusalem! qui tués les prophètes et qui lapides ceux qui vous sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler vos enfants comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes; et vous ne l'avez pas voulu. Voilà bientôt le temps que vos maisons demeureront désertes; et je vous dis que vous ne me verrez plus désormais, jusqu'à ce que vous disiez: Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur* (Luc, XIII, 31-35).

Un hydrogique est guéri le jour du sabbat.

Comme Jésus-Christ prêchait encore dans ces quartiers le royaume de Dieu, il arriva qu'étant entré un

jour de sabbat dans la maison d'un des principaux d'entre les pharisiens pour y prendre un repas, ceux qui étaient là l'observèrent. Or, il y avait devant lui un homme hydrogique; et Jésus, prenant la parole, dit aux docteurs de la loi et aux pharisiens: *Est-il permis de guérir au jour du sabbat? Et ils se tiurent dans le silence.* Mais lui, prenant cet homme, le guérit et le renvoya. Et leur adressant la parole, il leur dit: *Qui est celui d'entre vous, si son âne ou son bœuf était tombé dans un puits, qui ne l'en retirât le jour du sabbat? Et ils ne pouvoient rien répondre à cela* (Luc, XIV, 1-6).

Jésus propose des paraboles.

Le Fils de Dieu étant chez ce pharisien où il venait de rendre la santé à cet hydrogique, et voyant que les conviés s'empressaient de choisir les premières places, *intendens quomodo primos accubitus eligerent*, leur fit cette parabole: *Quand vous serez conviés à des noces, ne vous mettez point dans la première place, de peur qu'il n'y ait parmi les conviés une personne plus considérable que vous, et que celui qui vous a tous deux invités ne vienne à vous dire: Cédez votre place à cet homme, et qu'alors vous soyez réduit à votre confusion, à n'avoir que le dernier lieu. Mais quand vous y avez été invité, allez et mettez-vous dans la dernière place, afin que celui qui vous a convié, venant à vous voir, vous dise: Mon ami, montez plus haut. Alors vous recevrez de l'honneur en présence de tous ceux qui sont à table avec vous; car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.*

Jésus-Christ ayant ainsi instruit les conviés d'être humbles et modestes dans de semblables occasions, dit ensuite à ce pharisien qui l'avait invité: *Lorsque vous donnerez à dîner ou à souper, n'y conviez point vos amis, ni vos frères, ni vos proches, ni vos voisins qui sont riches, de peur qu'ils ne vous invitent à leur tour, et qu'ainsi vous receviez ce que vous avez donné. Mais quand vous faites un festin, appelez-y les pauvres, les estropiés, les boiteux et les aveugles, et vous serez heureux, parce qu'ils n'auront pas de quoi vous le rendre; car ce sera dans la résurrection des justes que vous en aurez la récompense* (Luc, XIV, 7-14).

Le Sauveur continue à les instruire par des paraboles familières, et leur propose celle des conviés qui s'excusent tous de venir au souper où ils avaient été invités. Voici l'occasion à laquelle le Seigneur la fit: Un de ceux qui étaient à table chez le même pharisien, entendant Jésus-Christ parler de la résurrection des justes, dit: *Heureux celui qui mangera du pain dans le royaume de Dieu.* Alors Jésus commença à dire: *Un homme fit un jour un grand souper où il convia plusieurs personnes. A l'heure du souper, il envoya son serviteur dire aux conviés qu'ils vissent, parce que tout était déjà prêt; mais ils commencèrent tous à s'excuser. Le premier lui dit: J'ai acheté une maison aux champs, il faut nécessairement que jeaille voir; et vous supplie de m'excuser. L'autre lui dit: J'ai acheté cinq couples de bœufs et je m'en vas les éprouver; je vous prie de m'excuser. Un troisième lui dit: J'ai épousé une femme, c'est pourquoi je ne puis y aller. Le serviteur étant de retour*

rapporta tout ceci à son maître. Alors le père de famille, se mettant en colère, dit à son serviteur : Allez-vous en vite dans les places et dans les rues de la ville, et amenez ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux. Le serviteur lui dit : Seigneur, j'ai fait ce que vous m'avez commandé, et il y a encore place. Alors le maître dit au serviteur : Allez dans les chemins et le long des haies, et forcez-les d'entrer, afin que ma maison soit pleine; car je vous dis que nul de ceux qui étaient été invités ne goûtera de mon souper (Luc, XIV, 15-24).

Lorsque le Fils de Dieu marchait, chemin faisant, une multitude de peuple le suivait pour voir les prodiges qu'il avait coutume de faire et pour profiter de sa sainte doctrine. Alors, se tournant vers eux, il leur dit : Si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas son père, sa mère, ses enfants, ses frères, ses sœurs et même sa vie, il ne peut être mon disciple; et quiconque ne porte pas sa croix et ne me suit pas, ne peut être mon disciple. Ce divin maître ajouta incontinent : Car qui est celui d'entre vous qui, voulant bâtir une tour, ne suppute pas auparavant à son aise les dépenses qu'il faut y faire, pour voir s'il aura de quoi l'achever; de peur qu'ayant jeté les fondations et ne pouvant l'achever, tous ceux qui verront cela ne se moquent de lui et ne disent : Cet homme avait commencé à bâtir, mais il n'a pu achever? Ou qui est le roi qui, allant faire la guerre à un autre roi, ne pense auparavant à loisir s'il pourra, avec dix mille hommes, aller au-devant de celui qui vient à lui avec vingt mille? sinon il lui envoie des ambassadeurs, lorsqu'il est encore bien loin, et lui fait des propositions de paix. Ainsi quiconque s'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il a, ne peut être mon disciple (Luc, XIV, 25-35).

Autres paraboles.

Le Fils de Dieu voyant que les peuples l'écoutaient avec plaisir, parce qu'il parlait avec autorité, et confirmait sa doctrine par une infinité de miracles, leur proposa encore quelques paraboles, qui sont rapportées par saint Luc. Il raconte encore celle de la brebis égarée, et il dit que le Sauveur la fit à l'occasion des pharisiens et des docteurs de la loi, qui murmuraient de ce qu'il recevait bénévolement les publicains et les pécheurs. Car ces hypocrites disaient de Jésus-Christ : Cet homme reçoit les pécheurs et mange avec eux. « *Hic peccatores recipit, et manducavit cum illis.* » Là-dessus il leur proposa cette parabole : Qui est l'homme d'entre vous qui ayant cent brebis, s'il vient à en perdre une, ne laisse dans le désert les quatre-vingt-dix-neuf autres, et n'aille chercher celle qui était perdue, jusqu'à ce qu'il la trouve? Et l'ayant retrouvée, il la met avec joie sur ses épaules; et, étant retourné en sa maison, il appelle ses amis et ses voisins, et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue. Je vous dis de même qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-neuf justes qui n'ont point besoin de pénitence.

Cette parabole instruisait les pharisiens et les con-

fondait en même temps. En voici une autre qui tendait à la même fin. Qui est, dit Jésus-Christ, la femme qui ayant dix drachmes, s'est écartée à en perdre une, n'allume la lampe, ne balait la maison et ne la cherche avec soin, jusqu'à ce qu'elle la trouve? Et après l'avoir trouvée elle appelle ses amies et ses voisines, et leur dit : Réjouissez-vous avec moi de ce que j'ai trouvé la drachme que j'avais perdue. Je vous dis de même que les anges de Dieu se réjouissent lorsqu'un pécheur fait pénitence (Luc, XV, 1-10).

Celle de l'enfant prodigue.

C'est encore à l'occasion des injustes murmures des pharisiens et des docteurs de la loi que le Dieu de sagesse et de vérité fait cette comparaison, que nous appelons parabole. Un homme avait deux enfants, « *Homo quidam habuit duos filios.* » Le plus jeune des deux dit à son père : Mon père, donnez-moi la part du bien qui m'appartient. Et le père lui partagea son bien. Peu de jours après, le plus jeune de ses fils ayant ramassé tout son bien, fit un long voyage dans un pays étranger; et là il dissipa tout, vivait dans la débauche. Après qu'il eut tout dépensé, il arriva dans ce pays-là une grande famine, et il commença à sentir la nécessité. Il s'en alla donc se mettre au service d'un des habitants du pays, qui l'envoya à sa maison des champs pour y paître les porceux. Et là il aurait bien voulu remplir son ventre des cosces « de stiliquis quas porci manducabant, » que les porceux mangeaient; mais personne ne lui en donnait. Ceux qui croient que stilique, en grec *στικία*, étaient des cosces de légumes, comme des pois et des fèves, se trompent; c'étaient des cosces d'un arbre appelé carrogier, dont on nourrissait les porceux dans la Syrie et dans l'Ionie. Le fruit de cet arbre qui est couvert d'une cosse, se nomme carrogie, du syriaque carruba, qui est en cet endroit de notre Evangile.

Enfin, dit le Sauveur, étant revenu à soi, il dit en lui-même : Combien y a-t-il de serviteurs à gage dans la maison de mon père, qui ont du pain en abondance, et moi je meurs ici de faim! Me levant, je m'en vais trouver mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, et je ne suis plus digne d'être appelé votre fils, traitez-moi seulement comme un des serviteurs qui sont à vos gages. So levant donc, il vint trouver son père, et comme il était encore loin, son père l'aperçut et il en fut touché de compassion; et, courant à lui, il se jeta à son cou et le baisa. Et son fils lui dit : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Alors le père dit à ses serviteurs : Apportez vite sa première robe et l'en retenez; mettez-lui un anneau au doigt et une chaussure à ses pieds; amenez ici le veau gras et tuez-le : Mangeons et faisons bonne chère, parce que mon fils était mort et il est ressuscité; il était perdu et il est retrouvé. Ils commencèrent donc à faire festin.

Cependant son fils aîné était à la campagne; et lorsque, retournant, il approcha de la maison et qu'il entendit les instruments au son des danses ou sautés de

joie; il appela un des serviteurs, et lui demanda ce que cela voulait dire. Celui-ci lui répondit : C'est que votre frère est revenu, et votre père a tué le veau gras, parce qu'il le recevait en bonne santé. Il en fut tout en colère et ne voulait pas entrer. Mais son père étant sorti, commença à l'en prier. Il lui répondit, en disant : Voilà tant d'années que je vous sers, et je n'ai point déobé à vos ordres; et cependant vous ne m'avez jamais donné un chevreau pour faire festin à mes amis. Et aussitôt que votre autre fils, qui a mangé son bien avec des femmes perdues, est revenu, vous avez tué pour lui le veau gras. Le père lui répondit : Mon fils, vous êtes toujours avec moi et tout ce que j'ai est à vous; mais il fallait faire festin et se réjouir, parce que votre frère que voilà était mort, et il est ressuscité; il était perdu, et il est retrouvé (Luc, XV, 11-32).

Rien n'est, pour les pécheurs qui rentrent en eux-mêmes et qui prennent les voies de la pénitence, plus consolant que cette admirable parabole; mais aussi rien n'était plus capable de couvrir de confusion les pharisiens et tous leurs sectateurs.

L'Économiste injuste est loué dans cette parabole.

Le Fils de Dieu continuant à enseigner les peuples par des paraboles claires et intelligibles, propose celle de l'économiste infidèle, dont la prudence est pourtant louée : voici comment il parle à ses disciples. Un homme riche avait un économiste qui fut accusé auprès de lui, comme ayant dissipé son bien. Il le fit venir et lui dit : Qu'est-ce que j'entends dire de vous? Rendez compte de votre administration, « *Redde rationem villicationis tue;* » car vous ne maniez plus désormais mon bien. Alors cet économiste dit en lui-même : Que ferai-je, puisque mon maître m'a l'administration de son bien? Je ne saurais travailler à la terre, et j'aurais honte de mendier. Je sais bien ce que je ferai, afin que quand j'aurai été ôté du manement des affaires, il y ait des personnes qui me reçoivent chez elles. Ayant donc fait venir tous ceux qui devaient à son maître, il dit au premier : Combien devez-vous à mon maître? Il répondit : Cent barils d'huile. L'économiste lui dit : Reprenez votre obligation; asseyez-vous là, et faites en vite une de cinquante. Il dit à un autre : Et vous, combien devez-vous? Il répondit : Cent mesures de froment. L'économiste lui dit : Reprenez votre obligation, et faites-en une de quatre-vingts. Le maître loua cet économiste plein d'infidélité, de ce qu'il avait agi avec prudence. Car les enfants du siècle sont dans leur genre plus prudents que les enfants de lumière. Et moi je vous dis : Faites-vous des amis des richesses d'iniquité, afin que quand vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels (Luc, XVI, 1-9).

Jésus-Christ dit encore à ses disciples, mais en présence des peuples qui écoutaient sa sainte parole et qui ne pouvaient le quitter. Celui qui est fidèle dans les petites choses est aussi fidèle dans les grandes, et celui qui est injuste dans les petites choses sera aussi injuste dans les grandes. Si donc vous n'avez pas été fidèle dans les richesses injustes, qui voudra vous confier les véritables : et si vous n'avez pas été fidèle dans

un bien qui est étranger, qui vous donnera le cœur propre? Nul serviteur ne peut servir deux maîtres; car ou il hait l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez tout ensemble servir Dieu et l'argent.

L'évangéliste dit que les pharisiens entendaient toutes ces choses, et comme ils étaient avarés, ils se moquaient de lui, et deridabant illum. Jésus leur dit : Vous êtes de ceux qui veulent ébranler la pénitence; depuis ce temps-là le royaume de Dieu est annoncé, et chacun se fait violence pour y entrer. Tout homme qui quitte sa femme et en prend une autre, commet un adultère; et quiconque épouse celle qui a été répudiée, commet un adultère (Luc, XVI, 10-18).

Exemple de Lazare et du mauvais riche.

Que ce qui est dit dans l'Evangile de Lazare et du mauvais riche soit une véritable histoire ou une parabole, car les interprètes ne prononcent point là-dessus, il est certain que c'est un exemple qui est fort touchant, et qui doit bien faire penser les riches de ce monde, qui vivent dans les délices et dans l'opulence, et qui n'ont nulle compassion des pauvres, qui sont leurs frères, et que Jésus-Christ même reconnaît pour ses membres. Voici comment saint Luc le rapporte : Il y avait un homme riche qui était vêtu de pourpre et de lin le plus fin, « *qui induebatur purpura et bysso,* » et qui se traitait magnifiquement tous les jours. Il y avait aussi un pauvre appelé Lazare, qui était couché à sa porte tout plein d'ulcères; il eût bien voulu poucher se rassasier des miettes qui tombaient de la table de ce riche; mais personne ne lui en donnait, et les chiens venaient lécher ses plaies. Or il arriva que ce pauvre mourut et fut porté par les anges dans le sein d'Abraham : le riche mourut aussi et fut enseveli dans l'enfer.

Lorsqu'il était dans les tourments, il leva les yeux et vit Abraham de fort loin, et Lazare dans son sein. Et, s'écriant, il dit ces paroles : Père Abraham, ayez compassion de moi, et envoyez-moi Lazare, afin qu'il trempe dans l'eau le bout de son doigt pour me rafraîchir la langue, parce que je suis beaucoup tourmenté dans cette flamme. Abraham lui répondit : Mon fils, souvenez-vous que vous avez eu des biens durant votre vie, et que Lazare n'a eu que des maux. Maintenant il est dans la consolation, et vous, vous êtes dans les tourments. Et outre cela il y a un grand abîme entre vous et nous; en sorte que ceux qui veulent passer d'ici vers vous ne le peuvent, ni aussi passer ici du lieu où vous êtes. Il lui dit : Je vous supplie donc, père Abraham, de l'envoyer à la maison de mon père, car j'ai encore cinq frères, afin qu'il les avertisse, de peur qu'ils ne viennent aussi dans ce lieu de tourments. Abraham lui répondit : Ils ont vu Moïse et les prophètes, qu'ils les écoutent. Non, dit-il, père Abraham, mais si quelqu'un du nombre des morts va les trouver, ils feront pénitence. Mais il répondit en-